

Lettre de l'Abbé Général OCist
pour l'Avent et Noël 2020

Le cri et la consolation



Bien chers Frères et Sœurs !

Cette année si spéciale et dramatique pour le monde, pour l'Église et nos communautés entre dans le temps de l'Avent et de Noël qui renouvelle en nous le désir que le Seigneur soit pour tous l'Emmanuel, le Dieu-avec-nous, qui fonde notre espérance et nous offre la consolation de sa présence. Il me paraît donc utile de méditer avec vous précisément sur cette présence du Christ qui console chaque cœur.

« Ne pleure pas »

« Jésus se rendit dans une ville appelée Naïm. Ses disciples faisaient route avec lui, ainsi qu'une grande foule. Il arriva près de la porte de la ville au moment où l'on emportait un mort pour l'enterrer ; c'était un fils unique, et sa mère était veuve. Une foule importante de la ville accompagnait cette femme. Voyant celle-ci, le Seigneur fut saisi de compassion pour elle et lui dit : Ne pleure pas. » (Lc 7,11-13)

Je suis toujours frappé par la manière dont Jésus exprime sa compassion pour cette femme ; il dit tout de suite : « Ne pleure pas ! », sans préambule, sans tourner autour de sa souffrance, de la tragédie qui la frappe. Il n'entre pas en dialogue avec elle, il ne lui demande rien. Il voit seulement la réalité actuelle d'une femme seule qui conduit à la tombe un garçon. Peut-être que personne n'a informé Jésus de la situation familiale de cette femme. Jésus voit qu'elle marche seule, sans époux et sans autres enfants qui la consoleraient. Elle est seule avec son immense douleur. Jésus voit cette réalité. Il n'a pas besoin de voir autre chose, bien qu'il sache lire dans les cœurs, qu'il sache scruter le passé et l'avenir de chaque personne qu'il rencontre. La présence de cette douleur lui suffit pour étreindre cette personne avec sa compassion. La compassion est vraie quand elle adhère à une douleur présente, à un cœur qui pleure, qui peut-être désespère maintenant. Jésus n'est pas pris de pitié pour une histoire douloureuse, mais pour un cœur qui souffre à l'instant, même si toute une histoire de souffrance, de solitude, d'espairs déçus est inscrite dans ce cœur, comme l'ultime espoir que cette femme pouvait mettre dans son fils unique après la mort de son mari. La réalité d'un cœur qui souffre en ce moment devant lui suffit à Jésus.

C'est comme cela que le Christ est pris de compassion éternellement pour le monde entier, parce qu'il voit à chaque instant la souffrance présente de chaque cœur. La compassion est l'adhésion du cœur à la passion du cœur de l'autre.

Mais la compassion ne suffit pas. Le cœur qui souffre a besoin de **consolation**. Dans la compassion, quelqu'un souffre avec un autre. Mais cela pourrait se réduire à un sentiment qui, en fin de compte, laisse l'autre seul avec sa douleur. La consolation est une relation ; étymologiquement, le mot signifie « être avec celui qui est seul » ; la consolation est une compagnie. « Je suis avec toi qui souffres », c'est ce qu'exprime la consolation.

Avant de faire le miracle, Jésus dit sa consolation à la veuve de Naïm avec une parole apparemment brusque et froide qui ressemble à un ordre, qui semble couper court avec la douleur de la femme : « Ne pleure pas ! » Il l'a certainement dite avec douceur, peut-être même avec des larmes aux yeux, comme quand il pleurait sur Jérusalem (Lc 19,41) ou devant le tombeau de Lazare (Jn 11,35). Mais cette parole, tellement directe, exprimée avec autorité (de fait, Luc écrit « Seigneur » et non « Jésus » !), cette parole nous rappelle une chose essentielle : Jésus Christ seul peut dire une telle parole, Jésus Christ seul peut exprimer de cette façon la compassion et la consolation.

Deux heures de pleurs

Il y a à peu près un mois, je rentrais de l'Allemagne en train. Un long voyage de 12 heures. Entre Francfort et Freiburg en Brisgau, après m'être installé à ma place, j'ai entendu derrière moi des gémissements étranges. Puis, tout d'un coup, j'ai compris que c'était un jeune homme qui pleurait, et par moments très fort, au point que dans le wagon tous les passagers étaient déconcertés. J'ai entendu qu'une jeune femme près de lui par hasard comme moi cherchait à le consoler avec beaucoup de délicatesse en lui posant des questions sur la raison de sa désolation. J'ai compris que ce jeune allait d'urgence à la maison où son frère était mort ou se trouvait dans une situation désespérée. Je ne pouvais pas aller m'asseoir à côté de lui pour le consoler ; d'ailleurs la jeune femme le faisait déjà fort bien. J'aurais bien voulu le faire et je me sentais pour ainsi dire un devoir de le faire, mais à part un rapide contact à travers l'écart entre les deux sièges où nous nous sommes serrés la main et regardés dans les yeux, la situation ne me l'a pas permis. Alors j'ai compris qu'il m'était demandé autre chose : la prière, une prière suppliante et impuissante qui ne pouvait compter que sur la tendresse du Père, sur la compassion du Fils et sur la consolation du Paraclet.

Pendant deux heures, les pleurs de cet homme et ma pauvre prière ont voyagé ensemble, unis bien plus étroitement que si j'avais pu l'embrasser, le consoler avec des gestes et des paroles. Je ne pouvais rien faire d'autre, je ne pouvais m'occuper de rien d'autre que de cela. Sa douleur était mise pour ainsi dire dans mes mains et moi je la déposais devant le Seigneur.

Dans ces deux heures j'ai compris comme je n'ai pas compris pendant toute ma vie de 61 ans, dont 36 au de monastère, ce qu'est la prière et en particulier la vocation monastique. Il nous est donné et demandé de consoler le monde avec la consolation que Dieu seul peut nous donner, que Dieu seul peut nous offrir. Dans ce train, j'ai été mis à une place où toute tentative de consolation venant de moi était empêchée et impuissante. Mais en même temps, c'était comme si j'avais, moi, la responsabilité de transmettre à ce cœur affligé la consolation du Christ.

Le Christ nous appelle évidemment aussi à exprimer sa consolation du monde par des gestes et des paroles. Mais il nous rappelle que lui seul sait et peut consoler le cœur humain, lui qui l'a formé et connaît toute sa joie et toute sa souffrance. Même quand elle nous est demandée et que nous pouvons l'exprimer avec des gestes et des paroles, notre consolation n'a de sens et n'est efficace que si elle transmet la compassion du Christ.

Saint Paul le formule bien quand il écrit aux Corinthiens : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ; il nous console dans toutes nos détresses, pour nous rendre capables de consoler tous ceux qui sont en détresse, par la consolation que nous-mêmes recevons de Dieu. » (2Co 1,3-4)

La consolation de l'humanité – et combien le monde a-t-il besoin de consolation en cette année de pandémie et de tant d'épreuves ! – cette consolation se fait par *transmission*, la transmission d'une expérience qui nous est donnée et demandée de faire les premiers pour pouvoir l'offrir à tous.

Je ne me souviens plus quel est le père qui a écrit que la prière des moines, surtout durant les veilles nocturnes, est comme une maman qui se lève quand elle entend son enfant pleurer pendant la nuit et va le consoler. C'est certainement cela que nous sommes appelés à retrouver pour un profond renouveau de notre vocation chrétienne et monastique. Face aux larmes du monde, Jésus nous appelle à devenir des ministres humbles et convaincus du « Ne pleure pas ! » que lui seul peut dire à celui qui souffre, qui est seul, qui a tout perdu, même l'espérance.

Face à toutes les douleurs il nous est demandé d'offrir un réel accompagnement, une réelle amitié, mais une amitié mue par le souffle de la foi qui sait que Jésus seul peut atteindre les cœurs déchirés et les consoler. Ce souffle, c'est la prière, c'est mendier explicitement la consolation du Christ, c'est mendier l'Esprit Paraclet que nous invoquons dans la Séquence de Pentecôte en l'appelant « Pères des pauvres » et « parfait Consolateur ».

Dans le train, il y a un mois, j'ai pensé à une phrase d'Isaac le Syrien qui m'accompagne depuis des années : « Dans la peine de la prière et l'attention de ton cœur unis-toi aux cœurs affligés, et une source de compassion s'ouvrira devant ce que tu demandes. » (*Discours ascétiques*, 30,16)

Le vrai renouveau

À partir de cette expérience dans le train entre Francfort et Freiburg en Brisgau je me suis retrouvé à prier d'une nouvelle manière. Toutes les prières liturgiques, tous les Psaumes ont pris une autre résonance et un autre horizon. La prière chrétienne nous fait toujours crier vers Dieu pour obtenir ce que lui seul peut et veut nous donner. Quoi que l'homme demande, il demande au fond toujours la consolation de Dieu. Il demande toujours que Dieu lui soit proche, que Dieu ne l'abandonne pas, qu'il soit avec lui sur le chemin de la vie, qu'il soit avec lui dans l'épreuve, dans tous les « ravins de la mort » (cf. Ps 22,4) qu'il doit traverser et où il se sent seul.

Cette conscience, cette attitude face à Dieu, est le secret de tout renouveau. Qui aborde avec foi l'épreuve présente de l'humanité découvre qu'il est dépourvu de sens de s'attendre à une nouveauté sans rapport avec la consolation que Dieu offre au monde dans le Christ mort et ressuscité, dans le Christ présent au milieu de nous et qui chemine avec nous.

L'Église est, malgré toute sa pauvreté humaine, le sacrement de cette consolation, et elle n'est fidèle à sa mission que dans la mesure où elle prie et œuvre pour transmettre à l'humanité la consolation de Dieu dans le Christ. C'est seulement de cette manière que le monde pourra se renouveler, à commencer par nous-mêmes, par nos communautés.

Je n'ai jamais prêté attention au fait que dans l'Apocalypse, Jésus dit « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21,5) immédiatement après la description de la Jérusalem nouvelle où les larmes seront essuyées et toute souffrance consolée par la présence et la compagnie de Dieu :

« Voici la demeure de Dieu avec les hommes ;
il demeurera avec eux,
et ils seront ses peuples,
et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu.
Il essuiera toute larme de leurs yeux,
et la mort ne sera plus,
et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur :
ce qui était en premier s'en est allé.
Alors celui qui siégeait sur le Trône déclara :
Voici que je fais toutes choses nouvelles. » (Ap 21,3-5a)

C'est dans la consolation que Dieu renouvelle toute chose. Il le fera totalement à la fin des temps, mais ce renouveau eschatologique commence maintenant, chaque fois que les larmes de la douleur humaine sont essuyées. Chaque prière qui mendie la consolation du Seigneur et chaque geste et chaque parole qui la transmettent dans toutes les situations où la douleur humaine apparaît en notre présence, anticipent et hâtent le renouveau total du monde dans le Christ.

Identifiés à Jésus Christ

En commentant le Psaume 8, verset 5, « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? », saint Grégoire de Nazianze se demande : « Quel est sur moi ce nouveau mystère ? Je suis petit et grand, humble et élevé, mortel et immortel, terrestre et céleste ? » Et il trouve la réponse à sa question dans l'Incarnation rédemptrice du Fils de Dieu : « Dieu a pleinement assumé notre humanité, il a été pauvre pour faire ressusciter la chair, pour sauver son image originelle et ainsi restaurer l'homme, pour que nous devenions une seule chose avec le Christ. Il s'est entièrement communiqué à nous. Tout ce qu'Il est, est devenu totalement nôtre. Sous tous les aspects nous sommes Lui. » (*Discours, 7,23*).

Cela devrait être notre grand émerveillement face à nous-mêmes et face à chaque être humain : le fait que l'incarnation, la mort et la résurrection du Christ nous permettent de dire : « Sous tous les aspects nous sommes Lui ». Sous tout aspect de notre humanité, même le plus petit et le plus fragile, nous sommes Lui et Lui est nous.

Nous ne pouvons le comprendre, c'est un mystère, mais il nous est donné de le vivre, d'en faire l'expérience, et cette expérience est une vie nouvelle, une manière nouvelle d'être en relation avec Dieu et avec tous. La nouvelle humanité du Christ, cette humanité fascinante que l'Évangile et la vie des saints nous mettent en lumière, est possible pour nous parce que Lui nous a identifiés à Lui-même, et il ne nous manque pour ainsi dire que notre disponibilité pour adhérer à Lui comme vérité totale et accomplie de notre personne.

Dieu nous donne la vie pour accueillir en nous l'identification au Christ qui réalise pleinement notre humanité. C'est un chemin, parce que notre liberté ne fait pas de bonds mais avance à petits pas. Cependant, il est important de savoir que le vrai chemin est celui-là et que, comme dit Grégoire de Nazianze, la destinée, le but est déjà atteint en Dieu qui « a pleinement assumé notre humanité ».

Alors, si notre destinée d'être identifiés au Christ nous attire, il importe que nous regardions avec l'aide de l'Église comment le Christ a voulu être présent au milieu de nous. L'Église nous montre le Christ, elle nous met en présence du Seigneur, sous tous les aspects de sa vie et de la nôtre, pour que nous soyons entraînés et aidés à adhérer à l'identification avec Lui. Il suffit de considérer l'insistance avec laquelle le Pape François nous demande un chemin de conversion à la fraternité universelle en nous mettant, dans son encyclique *Fratelli tutti*, devant l'image du bon Samaritain qu'est le Christ. C'est une icône de vraie humanité, de pleine humanité, identifiée sous tous les aspects avec le Christ venu consoler chaque homme.

C'est pourquoi, quand nous manquons gravement à cela, quand, par le péché, nous nous dissociions de la beauté de Jésus qui est notre modèle – et nous le faisons mille fois par jour ! – la vraie correction de l'Église ne consiste pas à nous enfoncer dans la boue de notre mal, dans la laideur de notre refus du Christ. Non, elle met sous les yeux de notre cœur la beauté suprême du Seigneur qu'est sa miséricorde, sa tendresse paternelle totalement transparente à la bonté du Père. « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. » (Mt 11,25-29)

Jésus nous attire à une plénitude d'humanité qui est cette douceur et cette humilité du cœur manifestant le Père et transmettant tout le bien que le Père donne au monde, c'est-à-dire le Fils lui-même et l'Esprit Paraclet.

En conséquence, la prière et la communion fraternelle ne sont pas seulement de bonnes pratiques pharisaïques pour se sentir « en ordre », mais l'adhésion à l'humanité nouvelle qui nous est donnée dans l'identification au Christ, Fils de Dieu. Le rapport avec Dieu et le rapport avec le prochain sont les dimensions essentielles et substantielles de notre vocation à faire l'expérience que « Sous tous les aspects nous sommes Lui ».

Le cri de la demande

À la mort de Lazare et face à la douleur des deux sœurs, la consolation du Christ s'est exprimée dans les deux dimensions d'une profonde prière au Père et d'une réelle présence aux amies souffrantes. Pour transmettre la consolation du Christ, l'Église nous éduque à une prière authentique et à une proximité réelle, incarnée, comme celle de Jésus. La consolation se transmet de la même manière que Jésus l'a transmise durant sa mission sur la terre : par une réelle présence aux personnes, mais une présence habitée d'une attitude de mendiant devant le Père. En lui, ces deux présences, la présence au Père et la présence aux autres, n'étaient jamais séparées parce qu'elles constituaient l'unité relationnelle de sa personne.

Jésus n'a pas dissocié la communion avec Dieu de la communion avec le prochain. Elles étaient en lui l'expression d'un cœur unique, d'un amour unique. L'Église aussi est toujours appelée à ne pas détacher l'engagement de la prière de l'engagement de la proximité fraternelle et à nous éduquer à vivre cette unité qui nous permet d'adhérer au Christ, de devenir comme Lui, de nous identifier à Lui.

Récemment je me suis rendu compte à quel point ma prière du Notre Père est superficielle et distraite. Nous le prions plusieurs fois par jour parce que c'est la prière que Jésus nous a enseignée, parce que c'est le concentré de toute la prière chrétienne, de toute la prière biblique. Mais j'ai aussi compris que la distraction en priant le Notre Père n'est pas tant le fait de ne pas penser à ce qu'on dit mais de ne pas *demander* ce qu'on dit. La distraction et la superficialité de la prière ne sont pas une question de concepts et de paroles auxquels on pense, ils ne sont pas non plus un manque de sentiments de ferveur ; ils sont là où les paroles de la prière ne sont pas un cri qui demande, ne sont pas une supplication, ne mendient pas. Alors j'ai commencé à prier le Notre Père en accentuant les verbes de demande que la prière nous fait dire :

« Notre Père qui es aux cieux, que ton nom **soit sanctifié**, que ton Règne **viene**, que ta volonté **soit faite** sur la terre comme au ciel. **Donne-nous** aujourd'hui notre pain de ce jour, **pardonne-nous** nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés, et **ne nous laisse pas** entrer en tentation, mais **délivre-nous** du mal. »

C'était tout de suite comme si le Notre Père redevenait prière, ma prière et la prière de toute l'humanité qui a besoin de Dieu, qui a besoin du Père. Ce qui rend vraiment nôtre ce que nous disons est essentiellement la demande, le cri de la demande qui mendie. Parce que nous unissons pour ainsi dire notre parole à l'abîme de notre vrai besoin qui peut être une blessure, une douleur, un manque, mais aussi le bien que nous souhaitons pour ceux que nous aimons. Cet abîme est toujours celui de notre cœur qui s'exprime et se dilate dans la prière. Plus la prière exprime un besoin grand et aigu, capable de s'étendre à toute l'humanité, moins elle est superficielle et distraite. Le besoin qui nous fait crier n'est jamais superficiel. Notre cœur et le cœur du monde ne sont jamais superficiels. Ne pas prier à partir de cet abîme est superficiel. La prière devient grave, ardente quand le cri qu'elle exprime résonne de la profondeur d'un besoin qui nous donne le sentiment d'être abandonnés si un Autre ne répond pas. C'est pourquoi la vraie prière, la prière profonde, humaine est toujours l'expression d'un besoin de consolation, de cette consolation que seul un « Dieu-avec-nous » peut nous donner.

Comme les Psaumes deviennent eux aussi profonds quand nous mettons l'accent sur la demande ! Les Psaumes sont une école de prière parce qu'ils nous enseignent à demander vraiment, à crier vraiment vers Dieu. « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur ! » (Ps 129,1) Même Jésus, quand il cite un Psaume, le fait en criant : « Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : (...) Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46) Il crie son abandon, il crie pour demander la présence du Père, la consolation du Père dans sa solitude abyssale d'homme de douleur chargé du péché de toute l'humanité.

La liberté de demander

Les Psaumes comme toute la prière de l'Église nous éduquent à comprendre que c'est le cri qui active notre liberté. L'homme peut avoir perdu toute sa liberté mais pas celle de crier, et quand se lève le cri, la liberté renaît, même si elle est impuissante.

Nous ne détenons pas la liberté comme un pouvoir de tout faire, mais nous avons toujours la liberté de tout demander, la liberté qui reconnaît que Dieu peut tout, que nous pouvons tout obtenir du Père, même la grâce après le péché, même la communion après la division, même la vie après la mort.

Saint Benoît était très conscient du lien entre la prière et la liberté. Quand il parle de l'oratoire du monastère, il accorde à chaque moine la liberté de pouvoir y entrer en tout temps pour prier, « *simpliciter intret et oret* – qu'il entre simplement et qu'il prie » (RB 52,4), bien que le moine ait fait vœu de totale obéissance et de ne faire absolument rien sans la permission de l'abbé. Cette liberté fondamentale de demander simplement tout au Père, on ne peut la refuser à personne. Car c'est une liberté que Dieu accorde à l'homme en la créant à l'image de sa propre liberté divine, en dialogue avec sa propre liberté divine. Face à la prière d'une simple demande il y a l'espace infini de la liberté de Dieu qui crée l'homme en présence de son amour infini, de sa paternité amoureuse. Le jardin où Dieu place Adam et Ève est un espace plus spirituel que matériel où l'être humain peut vivre en présence d'un Dieu paternel et familial, toujours ouvert à la relation avec sa créature et au dialogue avec elle.

Avec le péché l'homme s'est détourné de cette simple présence devant Dieu, mais Dieu ne lui a pas retiré, et en Christ a totalement restauré, la possibilité sans condition d'« entrer » librement dans cet espace. Saint Benoît sait que cet espace est avant tout un espace intérieur, même si c'est le lieu de l'oratoire qui nous éduque à le découvrir en nous et entre nous. Après avoir exigé que le frère qui veut prier « entre simplement et prie », il ajoute : « non en élevant la voix, mais avec larmes et le désir du cœur – *in lacrimis et intentione cordis* » (52,4).

Il n'est pas nécessaire de dramatiser artificiellement la nature profonde de notre liberté qui est déjà un cri du fond du cœur, du désir qu'est notre cœur, surtout quand il fait l'expérience de sa propre misère, la tristesse viscérale d'être seul et abandonné parce qu'il a abandonné Dieu. Les larmes du cœur sont simples et vraies comme les larmes d'Adam, plus encore : comme les larmes d'un enfant à qui manque la maman.

Le Psaume 101 dit que Dieu se penche du Ciel « pour entendre la plainte des captifs et libérer ceux qui devaient mourir » (Ps 101,21). L'attention que Dieu prête à notre prière – qui n'est peut-être qu'un gémissement, un soupir – est un espace de libération, une possibilité d'être libres même si nous sommes prisonniers de n'importe quelle limitation de notre liberté.

Si nous étions vraiment conscients que la prière est un espace de vraie liberté, un espace où s'active notre liberté, où elle renaît peut-être, nous ne « liquiderions » pas aussi rapidement nos prières comme pour nous débarrasser d'un devoir pénible. Nous aurions plutôt envie de toujours prier car l'homme par nature est fait pour être toujours libre. Adam n'a pas compris que Dieu lui a donné la liberté de tout *demander* et non de tout *prendre*. Quand nous prenons, la liberté se réduit à la possession, se renferme sur ce qu'elle possède, tandis que, quand nous demandons, la liberté se dilate et reste ouverte dans l'accueil du don et par conséquent dans la gratitude, car Dieu ne met pas de limites aux dons de sa gratuité.

Le corps de l'Esprit

Si nous avons cet esprit, si nous laissons le Christ libérer notre cri au Père, la chair aussi ressuscite, le corps aussi reprend vie.

« On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exauces toujours [ce qui implique que Jésus demande toujours] ; mais je le dis à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. Après cela, il cria d'une voix forte : Lazare, viens dehors ! Et le mort sortit, les pieds et les mains liés par des bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller. » (Jn 11,41-44)

Le fruit de la prière qui demande au Père l'Esprit est la vie du corps, la chair qui revit, la chair libérée de la mort, même si elle reste liée par la condition de la terre, par les « bandelettes » que les autres doivent nous aider à défaire.

La vie de l'Église et notre vie dans l'Église est l'événement toujours renouvelé de l'Esprit de Dieu qui vient donner vie à la chair humaine, à la chair de notre humanité blessée et tuée par le péché et par ses conséquences en nous et dans le monde entier. Le Christ s'est incarné pour nous montrer comment la chair humaine peut devenir, pour ainsi dire, le corps de l'Esprit Saint. Qu'est-ce que la Pentecôte sinon l'animation d'un corps ecclésial dans lequel l'Esprit de Dieu réalise la présence du Christ dans le monde ? Et c'est notre chair que l'Esprit saisit et anime pour en faire le Corps incarné du Christ. Comme cela est arrivé à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35).

C'est un mystère que nous ne pouvons comprendre, mais que nous sommes appelés à vivre, à laisser survenir en nous et entre nous comme dans la Vierge. Le mystère chrétien ne peut être compris sinon par l'expérience, parce qu'il n'est pas une idée mais un événement. Face à la crise humaine générale, plutôt *dans* cette crise, comme face à ce jeune qui pleurait dans le train, il est urgent, autant que le cri de notre liberté impuissante au Père tout-puissant, qu'advienne une présence renouvelée de Dieu dans la chair du monde, que l'Esprit revienne pour animer le Corps du Christ, pour dire à Lazare de sortir de la mort et pour *toucher* la civière du fils de la veuve de Naïm et le faire ressusciter (cf. Lc 7,14).

C'est la grâce et l'urgence de et dans l'Église, depuis la Pentecôte jusqu'à maintenant : devenir le Corps animé de l'Esprit Saint, comme Jésus en Marie. Il s'agit de donner corps au Paraclet, c'est-à-dire au Consolateur. C'est pourquoi, en présence des larmes de l'humanité, l'attitude la plus vraie est celle de la prière au Cénacle tout comme le courage de sortir sur la place publique pour annoncer le Ressuscité en portant dans le monde, avec les paroles et les œuvres, le souffle de l'Esprit qui rend présent le Dieu-avec-nous.

Incarner la rencontre avec le Christ

Qu'incarne l'Esprit Saint dans notre humanité faite de personnes, de vie quotidienne, de vie sociale ? Qu'incarne le Paraclet dans notre corps, dans notre voix, dans notre regard ? Il incarne la rencontre avec le Christ, la présence de Jésus qui vient à la rencontre de chaque homme, qui entre en relation avec l'humanité en répondant à tout le désir de chaque cœur.

Jésus a fait des miracles de tout genre, mais chaque type de guérison ou de libération du démon a apaisé le cœur des personnes non tant ou non seulement par la santé ou le bien-être retrouvés ou carrément par la vie ressuscitée, mais toujours et seulement par la rencontre avec le Christ même, avec la lumière de sa face. Les neuf lépreux qui ne sont pas revenus à Jésus se sont contentés de la guérison de la lèpre. Un seul a compris que son cœur ne cherchait pas seulement cette guérison mais le Visage de cet Homme qu'il avait rencontré (cf. Lc 17,11-19).

Quand l'Esprit Paraclet donne vie à l'Église, il le fait en transformant le groupe des personnes présentes au Cénacle en un corps qui permet à tous de rencontrer le Christ. L'Esprit transfigure nos visages en le Visage du Christ, afin que Jésus puisse répondre, aussi à travers notre chair misérable, au désir de sens et de beauté qui brûle au cœur de chaque être humain, quelle que soit la situation personnelle, sociale et culturelle dans laquelle il se trouve. Ce désir brûle même sous les cendres de la mondanité qui actuellement nous rend si distraits de notre vraie aspiration.

L'Avent et Noël nous aident à nous rappeler que l'Annonciation n'est jamais dissociée de la Visitation, parce que Dieu s'incarne en nous pour devenir la substance et la joie de chaque rencontre humaine. « Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni » (Lc 1,41-42).

L'Esprit nous est donné pour réaliser entre nous la communion que Lui est dans la Trinité. Le Corps de l'Église est formé par le Paraclet pour que chaque homme rencontre et permette aux autres de rencontrer Jésus Christ et en lui le Père. La fraternité à laquelle le Pape François nous rappelle avec insistance dans son encyclique *Fratelli tutti*, où il propose un parcours de prise de conscience et de conversion, cette fraternité est la réalisation de ce mystère en nous, entre nous et avec tous. Si notre vie chrétienne et la vie de nos communautés ne sert pas et ne forme pas à la réalisation de ce mystère, cela veut dire que nous ne sommes pas animés par l'Esprit du Christ mais par l'esprit du monde qui est toujours orgueilleux et fermé sur lui-même, même quand il croit être généreux et utile à tous.

Sans la rencontre avec Jésus il n'y a pas de consolation, car sans Lui le cœur reste seul, privé de sens et d'amour. C'est pourquoi il est important dans cette période de l'histoire si confuse et pleine d'angoisses, que nous vivions l'Avent et Noël en écoutant l'invitation que Jésus lui-même adresse à chacun de nous et pour le bien de toute l'humanité, que nous l'écoutions avec la certitude de la foi en sa venue : « Redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance est proche ! » (Lc 21,28)

Que la joie de Noël de pouvoir continuellement rencontrer Jésus illumine notre regard sur tous et sur tout et nous rende toujours plus unis autour de Lui ! Joyeux Noël à tous !



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist